

## Chapitre 43

### *Ambassade en France.*

**H**élène est retournée à notre appartement pour s'aliter. Comme je suis un peu inquiet de la voir ainsi nauséuse alors qu'elle est de robuste constitution et qu'elle ne semblait pas souffrir de mal de mer jusqu'à présent, je la raccompagne. Pour le moment elle ne souhaite pas voir le médecin du bord.

- Mais surtout, ne reste pas cloîtré dans l'appartement parce que je suis un peu *barbouillée*. Sors et va donc prendre l'air. »

Je mesure que sans elle je me sens un peu perdu. Mais il semble qu'elle tienne à m'éloigner. Aussi me rends-je à ses désirs et monté-je sur le pont supérieur. L'océan immense ne laisse plus voir aucune terre depuis plusieurs jours. J'ai mis un manteau chaud parce que s'il fait encore un soleil brillant dans un ciel bleu vif à peine ponctué de nuages pacifiques, quelques gros cumulus, le fond de l'air est vraiment frais et la vitesse du bateau fait que sur le pont supérieur il y a toujours de l'eau. Je suis sur l'avant du bateau et l'océan vient vers moi, coupé plusieurs mètres au-dessous du pont supérieur par l'étrave qui fend l'eau gris-bleu dans une moustache d'écume blanche. Un peu en avant du mât de misaine, il y a une balustrade abaissable qui empêche les passagers de passer en avant du mât sur la pointe avant envahie des treuils et guideaux destinés à la manœuvre à la voile du bateau lorsque le vent supplée à la vapeur.

Nous n'avons pas encore assisté à un exercice de marche à la voile mais je doute que cela se produise au cours de cette traversée parce que l'équipage en a déjà fait trois au cours de ce voyage. Il n'empêche que tout est en permanence prêt pour naviguer à la voile et l'équipage de navigation inspecte les manœuvres, espars et agrès de navigation plusieurs fois par jour.

Je me crois seul en cet endroit battu par le vent quand je vois apparaître une silhouette sortant de derrière le mât et allant vers bâbord. Un ample manteau sombre, une capeline bleue fermement attachée. Une femme. Seule et dans cet endroit isolé, je pense immédiatement à Margaret Brightling. Arrivée à l'angle de la barrière mobile et du bastingage, la femme s'arrête et s'accoude à l'énorme rampe de bois qui arrive à hauteur de poitrine. Je toussote pour signaler ma présence et j'entends une voix forte me répondre.

- Approchez, Baron. Je vous attendais. »

C'est bien Margaret Brightling.

- Approchez donc. Je ne suis pas Circé, je ne vous mangerai pas.

- Chère Madame, Circé promettait d'autres délices aux marins d'Ulysse.

- Décidément, vous les Français, vous ne pouvez vous empêcher de penser à la gaudriole.

- Madame, c'est d'abord vous qui avez évoqué Circé. Vous auriez pu me dire que vous n'êtes pas un requin, par exemple, pour rester en mer, ou un ogre pour un contexte plus général. Mais vous avez commencé par me dire que vous m'attendiez. Pourquoi ?

- Il n'est pas courant de rencontrer quelqu'un qui, bien que mentant aussi bien que vous, cherche néanmoins à rester équitable envers les réprouvés. »

Je prends à dessin un air perplexe mais je garde le silence. Alors elle se sent obligée de poursuivre.

- Je sais parfaitement que vous aviez pour mission de prendre contact avec les Slidell. Je dois vous avouer que de mon côté je devais prendre contact avec Mme Mason pour, par son truchement, préparer le terrain à notre diplomatie dans le cadre des relations que Mason devait établir avec le Chancelier de l'Échiquier. Mais vous avez délibérément menti sur la nature de vos relations avec les Slidell. Toutefois, j'ai bien compris que vous ne me

considérez pas comme une adversaire. Votre jeune épouse, avec toute sa fougue, s'est embarquée dans des considérations de moralité, la mienne étant supposée douteuse, pour emboîter le pas aux fantasmes les plus ridicules évoqué par Mr Purcell.

- Reconnaissez que vous avez tout fait pour provoquer lesdits fantasmes. Votre vie privée ne regarde que vous et peut nous chaut que vous soyez ou non encore demoiselle. Quant au regard que vous avez lancé à Mrs Purcell, même moi il m'a mis mal à l'aise. Aussi ne vous étonnez pas d'avoir généré une certaine réprobation au sein de notre groupe.

- Ce groupe est aberrant. Pourquoi vous sentez-vous bien avec ce gros épicier et sa femme stupide ? J'ai remarqué que vous ne les fréquentez pas en dehors des repas.

- Chère madame, comme vous l'avez noté, peu de points communs nous unissent. Mais ils sont d'agréables commensaux et pour prendre des repas détendus ils sont tout à fait fréquentables. Il en va de même pour Franklin Beecham. À mon tour j'ai remarqué que vous ne prenez plus vos repas au premier service. J'en ai conclu que vous les prenez soit dans votre cabine, soit au second service. J'ai pensé à votre cabine parce que je ne vous croise plus dans le bateau, à part de loin sur le pont supérieur à l'occasion de promenades. On dirait que vous fuyez la compagnie des autres passagers. »

Margaret Brightling reste silencieuse un instant.

- Votre épouse n'est pas avec vous ? Seriez-vous brouillée avec cette jeune suffragette abolitionniste sécessionniste ?

- Ne rêvez pas, madame. Elle est juste un peu indisposée et ne sort que pour venir à la salle à manger. Mais c'est passager. Rassurez-vous pour nous, nous filons le parfait amour.

- Je sais. Depuis longtemps, bien que votre mariage soit en fait assez récent. Votre presque année en Caroline du Sud a été riche en événements dramatiques. Ne soyez pas surpris. Si je vous dis ceci que je tiens des services secrets britanniques je ne vise qu'à vous montrer que j'en suis bien un agent. La seule chose qui motive mon attitude est que je tenais à vous rencontrer seule à seul. Et de toute façon, je ne souhaite pas rencontrer de ces passagers exaspérants des lignes maritimes transatlantiques. À de rares exceptions près, ce sont des abrutis parvenus et inintéressants. Vous faites partie de ces exceptions. Mais parce que comme moi, vous êtes chargé d'une mission d'État.

- Vous êtes bien affirmative. Et même s'il en était ainsi, nous en serions, mon épouse et moi au même point que vous : nos « cibles » sont entre les mains des Unionistes. Et j'espère bien que cela ne durera pas.

- Vous l'espérez ? En êtes-vous sûr, pensez-vous que ce soit vraisemblable, l'espérez-vous ou le souhaitez-vous ?

- J'ai bon espoir que cela ne durera pas.

- Et sur quoi vous appuyez-vous pour cet espoir ?

- Il y avait un peu de marc de café dans ma tasse après le déjeuner.

- Vous raillez, Baron.

- Vos questions m'exaspèrent même si je ne le montre pas. Sachez bien que les questions appellent les mensonges. Malgré la sympathie que j'ai pour vous, je conçois aisément que vos attitudes puissent décourager les bonnes volontés. Vous êtes une écorchée vive. Mais méditez donc un peu cet aphorisme : « Faites en sorte de graver vos blessures dans le sable et vos joies dans le granite. » Madame, souriez à la vie et elle vous sourira.

- Vous en parlez à votre aise. Vous avez une vie dorée, une charmante épouse. Sans doute votre enfance...

- S'est arrêtée à la mort de mes parents emportés par le choléra alors que je n'avais que douze ans. »

Je sens Margaret se figer. Sans doute mesure-t-elle que si elle a connu une vie parfois difficile, elle n'est pas la seule. Je la laisse imaginer la vie d'un orphelin. Elle n'est pas obligée de savoir tout, et en particulier que le fait d'être recueilli par mon oncle et son épouse

ont fait que j'ai eu finalement une enfance confortable et dans un environnement aimant. Mais je n'ai pas de frère ni de sœur, je n'ai pas eu ma mère à moi aux moments de l'enfance triste, ni mon père à moi aux moments où l'homme en devenir a parfois besoin d'être guidé ou épaulé. Mon oncle et ma tante ont fait de leur mieux pour suppléer mais quel que soit l'amour quasi filial que je leur porte, il reste toujours un manque affectif viscéral.

- Je vous demande pardon, Baron. Je ne pouvais pas savoir. C'est pour cela sans doute que vous avez fait votre vie en Amérique...

- Certes pas. Je ne suis pas sûr de m'y installer. Et si cela se produisait, je ferais en sorte de revenir régulièrement en France pour y retrouver les gens qui m'y ont élevé. Vous savez, il s'agit de mon oncle et ma tante.

- Ah vous n'êtes donc pas sans famille. Et comment vous entendez-vous avec votre belle-famille américaine ?

- Vous êtes vraiment avide de poser des questions. C'est une seconde nature. Mais puisque vous pensez tout savoir de moi, demandez donc à votre Intelligence Service de vous renseigner sur ce point. Avez-vous l'impression que quelque différend familial pèse sur notre couple à ma femme et moi-même ?

- Vous semblez bien pressé de répondre à une question par une autre question.

- Pas toujours. Il m'arrive aussi d'y répondre...

- Pas des mensonges, je sais, vous me l'avez dit tout à l'heure. Je vais être franche avec vous, Baron.

- Aïe ! Je m'inquiète.

- Je vous en prie, soyez un peu sérieux. Je vais avoir à faire un rapport sur l'incident diplomatique de l'autre jour. Je souhaiterais avoir votre opinion et celle de votre épouse afin de pouvoir évoquer une perspective à cette stupide péripétie. Stupide de la part de Mr Lincoln, j'entends. Pensez-vous que nous puissions parler de cette affaire car je me doute que de votre côté vous aurez sans doute à faire un rapport à votre gouvernement, non que je pense que vous apparteniez à l'équivalent français de l'Intelligence Service mais enfin vous êtes un fonctionnaire impérial témoin des mésaventures de l'ex-futur chargé d'affaires confédéré en France lors de son voyage de mise en place. Si nous échangeons nos impressions, cela pourrait être utile à tout le monde.

- Descendons donc à mon appartement et nous verrons ce qu'en pense mon épouse.

- J'espérais que ce serait votre réponse. Je vous suis. »

Le peu de gens que nous croisons nous regardent d'un air parfois un peu surpris. Hélène est assise dans un fauteuil crapaud en train de lire un livre de topographie qu'elle m'a demandé de lui prêter. Elle est surprise de me voir revenir accompagné et en quelle compagnie ! Elle va pour se lever quand Margaret lui dit « Je vous en prie, chère Madame. Ne bougez pas. Dans votre état, c'est à moi de vous montrer quelque déférence.

Baron, vous ne m'aviez pas dit que vous allez être père, cachottier ! Je vous félicite ma chère.

- Mais Madame... », commence Hélène. Elle reprend après une hésitation « Je ne suis pas... pourquoi dites-vous cela ?

- Parce que c'est évident. C'est, je pense, assez récent mais vous avez bien dû remarquer quelque chose, non ? Un certain retard...

- Vous pensez que...

- J'en suis sûre. Si vous ne faites pas confiance au médecin du bord, je vous conseille de prendre contact avec la femme du barbier. Elle est une accoucheuse expérimentée et voyage à bord comme membre de l'équipage hôtelier.

- Oui, mon mari m'en a parlé.

- Mais elle vous confirmera ce que je vous dis. J'ai personnellement eu deux enfants et j'ai eu l'occasion d'aider des femmes à accoucher dans des conditions difficiles lorsque je

vivais en Inde avec feu mon mari. Je m'étais acquis une réputation de médecin pour les femmes musulmanes. Mais je vous précise que je ne suis en rien médecin. Mon époux était médecin militaire mais comme souvent aux colonies les militaires remplissent des fonctions civiles il a beaucoup pratiqué la médecine civile dans les garnisons où nous avons vécu. Je l'ai aidé.

- Mais je croyais que vous n'aviez jamais été mariée.

- C'est ce que je fais croire. Mais on n'est pas toujours obligé de dire la vérité. Je voyage sous mon nom de jeune fille que j'ai repris lorsque j'ai dû rentrer en Angleterre après la terrible attaque de Cipayes qui ont massacré la garnison. Et où j'ai perdu mon mari et mes deux enfants. »

Un lourd silence suit cette déclaration. Malgré la sincérité évidente du ton sur lequel elle a parlé, je reste méfiant sur ce qui pourrait bien être ce qu'on appelle une « légende » dans le cadre du contre-espionnage. Si ce qu'elle vient de nous dire est vrai, c'est ce qu'elle nous a dit à table qui est faux et représente alors une « légende » pour le voyage en cours. Je fais donc la « poker face ».

Sur un ton calme, parfaitement neutre, Margaret Brightling répète à Hélène ce qu'elle m'a exposé sur le pont.

- Madame, si ce que vous venez de m'annoncer sur mon état est vrai, vous comprendrez que je ne sois que peu passionnée par vos histoires d'espionnage. Laissez-moi au moins assimiler cette grande nouvelle et en parler avec mon mari. Il nous reste plusieurs jours de voyage et nous aurons le temps de nous revoir. Il faut que nous mettions de l'ordre dans nos idées et en ce qui concerne ce rapport dont vous parlez, il nous manque beaucoup d'éléments pour nous faire une idée.

- Je vais vous laisser à votre joie, mais je vous en prie, ne me laissez pas trop longtemps sans réponse. J'ai vraiment besoin de vos avis à tous les deux.

\*

\* \*

Je m'attendais à ce qu'Hélène hésitât à se confier à la femme du barbier. Mais j'ai oublié qu'elle est une Sud-carolinienne habituée aux doudous négresses. Lorsque je demande au barbier de rencontrer sa femme parce que la mienne aurait besoin de ses lumières, il a un large sourire et ses dents blanches et saines luisent au moins autant que ses yeux.

- Ah Monsieur, c'est pour bientôt, alors !

- Je crois que ce n'est qu'au début.

- Alors je crois que ma femme sera quand même de bon conseil. Mais il n'y a pas d'urgence alors. Ma femme et moi terminons notre service dans une heure. Je vous l'enverrai à ce moment-là ; à l'appartement Louisiane, c'est bien cela, hein ? »

La femme arrive, ponctuelle comme un train du réseau Midi. Elle frappe à la porte et entre lestement. C'est une jolie négresse au visage avenant. Ses cheveux crépus sont coiffés en petits carrés séparés. Elle porte un foulard coloré autour du cou et des vêtements d'uniforme propres. Elle se présente et je l'introduis dans le salon. Hélène s'est levée et est venue à sa rencontre. Les deux femmes échangent un grand sourire.

- Ah Madame, fait Hélène, je vous remercie d'être venue. On m'a dit que j'attends un bébé mais c'est la première fois et je suis loin de ma famille et de ma Bonne Lucie qui a été la doudou de ma mère et puis de mes frères et sœurs et moi-même.

- Rassurez-vous, Madame. Il ne vous arrive rien que de très naturel. Eh bien Monsieur va m'indiquer la salle de bain pour que je puisse me laver les mains et ensuite il va nous laisser toutes les deux.

- Mais je voudrais qu'il soit là.

- Eh bien il attendra dans le salon pendant que je vous examinerai dans la chambre. Il n'y en a pas pour longtemps du tout. Vous n'aurez même pas à vous déshabiller. »

Quelques minutes plus tard, les deux femmes reparaissent. C'est bien confirmé, Hélène attend un heureux événement. D'après la femme du barbier qui semble bien connaître son affaire, les nausées ne devraient pas tarder à disparaître. Mais c'est effectivement le début de la grossesse. Resté seul avec Hélène, je lui demande si elle ne se doutait pas un peu. Il y a des signes qui ne trompent pas.

- J'avais bien un peu de retard et ma poitrine me semblait changer, mais je ne pensais pas... Le moment n'est peut-être pas bien choisi.

- On ne le choisit pas toujours, ma chérie. Et une naissance d'un petit Confédéré de plus ne peut être qu'une joie.

- Ne l'appelle pas un Confédéré. Je crains bien que notre salut réside à l'avenir dans le fait que nous sommes français, lui et moi. Combien de temps allons-nous rester en France ?

- Au moins trois mois, pour être sûr que tu puisses voyager sur l'océan sans risque pour le bébé à venir.

- Et pour aller à Angoulême ?

- Nous prendrons le train. Nous le prendrons du Havre à Paris où nous resterons quelques jours. Nous y retrouverons mon cousin de Colbert qui est en poste au Ministère de la Marine. Je lui ai écrit et lui ai demandé de nous réserver une chambre au Cercle Militaire Saint-Augustin. Nous devrions trouver sa réponse par câble à notre arrivée au Havre. J'ai les bons de transport ministériels que m'a remis l'Amiral de Piétri il y a deux mois. Je suis surpris de voir la vitesse de notre progression il me semble que nous serons à Southampton avec trois jours d'avance.

- Nous verrons bien. Mais une fois à Southampton, comment nous rendrons-nous en France si nous arrivons en avance ?

- Nous prendrons un bateau pour le Havre. Il y a des navettes quotidiennes. Mais si nous devons arriver en avance, il nous faut absolument rencontrer Margaret Brightling pour répondre à ses questions. Toutefois, il nous faut auparavant nous entendre sur ce que nous voulons lui dire. Notre but est bien de tout faire pour pousser les Anglais et les Français à soutenir Richmond.

- Baron, de Berdeilhe, vous voici plus Confédéré que mon Père.

- C'est que je tiens à ce que notre enfant grandisse dans une certaine plantation de Caroline du Sud qui est devenue chère à mon cœur. »

Nous échangeons un baiser d'amour et Hélène me dit de prendre contact avec Margaret pour lui dire que nous la rencontrerons demain après-midi afin de répondre à ses questions. Je sors à la rencontre de Margaret Brightling. Elle n'est pas sur le pont supérieur. Avant de me rendre à sa cabine, je passe par le salon de bridge et lecture. En fait je la trouve au bar où elle prend un thé à une table isolée. J'ai même failli ne pas l'apercevoir.

Elle m'accueille avec un sourire. Je lui confirme son diagnostic quant à l'état d'Hélène et lui dit que nous la recevrons demain après-midi chez nous pour éviter les indiscretions. « Je suis heureuse pour vous deux de l'arrivée de cet enfant, dit-elle. Mais je trouve un peu désagréable que vous ayez commis une négresse pour confirmer mon diagnostic.

- Madame, c'est vous qui nous l'avez recommandée.

- Il n'était pas nécessaire que vous la consultassiez. Mon avis eut dû vous suffire. » Toujours le coup de patte en traître. Pauvre femme. Je prends congé et l'assure de notre intérêt à nous entretenir avec elle.

L'entrevue du lendemain est très délicate. Nous comprenons que le Chancelier de l'Échiquier tienne à savoir où la Grande Bretagne va s'engager. Mais il appert aussi que le Premier Ministre tient à ce que son pays tire des avantages pécuniaires d'une éventuelle aide à

la Confédération des États d'Amérique. Aussi les coups de sonde de Margaret Brightling portent-ils sur la solvabilité non forcément de la Confédération et de son trésor public, mais au moins de la société civile Sudiste. Comme il nous faut donner une apparence de sincérité, nous ne cachons rien des difficultés du Trésor, mais nous magnifions les ressources de la Banque privée.

- Vous comprenez, exposé-je, les gens ne sont pas fous. Si de plus en plus de planteurs affranchissaient leurs esclaves avant la guerre, c'est qu'ils savaient bien que le système de l'esclavage vivait ses dernières années. En revanche, l'affranchissement accordé aux esclaves qui s'engagent dans l'armée confédérée a donné un coup d'arrêt au phénomène. Nombre d'esclaves demandent à leurs maîtres de ne pas les affranchir. Sur une plantation on est logé et nourri. Et surtout on n'est pas obligé d'aller affronter les soldats yankees. Car si le commandement militaire réquisitionne les chevaux et les mules, pour le moment il n'étend pas ses réquisitions aux esclaves. »

J'assure Margaret que si la Marine Confédérée peut acheter un cuirassé moderne, elle aura les moyens de le payer parce que les financiers confédérés sont favorables à un projet qui assurerait la brisée des blocus que tentent les yankees. Pour le moment, la marine confédérée tient tête à celle du Nord, mais un cuirassé moderne assurerait la suprématie maritime. Les meilleurs officiers de l'Académie Navale d'Annapolis servent au sud. C'est ce qui explique les succès actuels de la flotte. Mais cette flotte va vieillir. Le Nord industriel va lancer de nouveaux bateaux. Pour le moment, les chantiers ne sont pas très compétents en matière de bateaux de guerre mais les choses ne vont pas tarder à évoluer. En bref j'assure Margaret que si on peut craindre pour la solvabilité de Richmond, les financiers confédérés sont avisés et eux ont les moyens de payer. Quand on pense que plus de la moitié des investissements de MM. les banquiers sudistes sont en Europe ou à Chicago et New York, on peut être rassuré sur le paiement de factures à venir.

- Quels avis donnerez-vous à vos autorités ?

- De profiter de cette guerre pour vendre à la Confédération des États d'Amérique un beau cuirassé à vapeur moderne qui serait une incitation de notre propre marine à abandonner les bateaux mixtes et se lancer résolument dans une modernisation indispensable.

- Et ainsi défier la Home Fleet.

- Chère Madame, c'est la concurrence sur les mers et dans l'industrie qui pousse nos deux pays vers la modernité. Sommes-nous des ennemis pour l'Angleterre ? Si tel était le cas, pourquoi la France et l'Angleterre sont-elles reliées par le télégraphe ?

- Oui, mais quelles sont les intentions de votre Empereur à propos de l'Amérique centrale en général et du Mexique en particulier ?

- Je ne saurais vous répondre sur ce point. Il me semble évident qu'une campagne se dessine qui devrait à terme mettre en place un régime européen à la place des potentats locaux. Mais je n'ai aucune autre information que celle que donne la presse yankee.

- Mr Lincoln vous a bien entretenu de ce sujet !

- Et à quel titre l'aurait-il fait ? Il nous a reçus en privé Hélène et moi et nous avons déjeuné à la Maison Blanche, mais simplement parce que mes beaux-parents et les Lincoln entretiennent des relations amicales. Ensuite lorsque j'ai rencontré les membres du cabinet de sécurité, dont le Secrétaire d'État Seward, il s'agissait d'évoquer la question des transferts de blessés définitivement inaptes au combat vers leurs foyers. Pour qu'ils y meurent, en fait. Notre but n'est pas de les faire mourir, évidemment, mais nous constatons que souvent les pauvres bougres ne survivent pas longtemps à leurs blessures. Au moins meurent-ils auprès des leurs et ont-ils des sépultures décentes.

- Donc, vous pensez que Seward va faire libérer vos deux diplomates ?

- Nous en sommes d'autant plus persuadés, répond Hélène, que ce n'est certainement ni lui, ni Abe Lincoln qui a donné l'ordre d'arraisonnement d'un navire britannique.

- Comment pouvez-vous le savoir alors que vous étiez à bord au moment des faits ?  
- Parce que mon mari a rencontré M. Seward, parce que je connais Abe Lincoln...  
- Et surtout, Madame, enchaîné-je, parce que Seward sait très bien qu'il n'a pas les moyens de se mettre en guerre sur un deuxième front qui serait l'Angleterre, c'est-à-dire l'une des deux premières puissances maritimes du monde. Donc on peut en conclure que Seward va libérer les deux diplomates et les faire passer en Angleterre comme initialement prévu.

- Que Dieu vous entende. Je vous remercie de cette conversation. Je ne vous dérange pas davantage et ma chère Hélène, vous permettez que je vous appelle Hélène ? Je vous souhaite une grossesse paisible.

- Merci... Madame. »

Nous arrivons à Southampton au matin du vendredi 27 novembre. La ville dort encore, sous les nuages que séparent de grandes bandes de ciel clair. Un énorme bateau mixte à hélice est à quai, entouré de minuscules chaloupes à vapeur.

Apparemment, personne ne semble informé de l'acte de piraterie yankee sur un navire de Sa Majesté Britannique. Mais rapidement, Moir est entendu à Londres. Pendant ce temps, nous embarquons sur un navire qui achemine de Southampton au Havre voitures de chemins de fer et moult passagers. C'est effectivement ce genre de nouveaux vapeurs qu'on nomme des « *train ferries* ». Les voitures de luxe qui sont parties de Londres à destination de la Riviera Italienne voyagent par ce navire.



*Un énorme bateau mixte à hélice est à quai, entouré de minuscules chaloupes à vapeur.*

Il faut la matinée pour débarquer, même en transit pour la France. Pendant que les portefaix transportent nos bagages au bureau des douanes, un employé du télégraphe s'est présenté au comptoir de la réception du commissaire de bord avec une mallette de messages. Hélène est assise dans le hall de réception tandis que j'attends que le réceptionniste trie le courrier. Ceci fait, l'homme ouvre son guichet et je m'avance. Pas assez vite toutefois pour

être le premier servi. Deux plis fermés m'attendent ainsi qu'un télégramme. J'ai deux réservations de première classe pour le train Le Havre - Paris sur un train de la Compagnie des Chemins de Fer de l'Ouest. Une voiture nous attendra en Gare de l'Ouest<sup>1</sup> pour nous conduire au Cercle Saint Augustin qui est tout près de la Gare du Nord. L'autre enveloppe, contient une lettre de mon oncle, postée d'Angoulême, dans laquelle il m'apprend qu'il sera avec ma tante dans leur château de Dordogne pour les fêtes de Noël. Il s'y rendra début décembre et me demande de lui faire connaître par télégramme mon emploi du temps à Paris. Si je puis être à Angoulême avant le deux décembre, alors il m'y attendra avec Hélène. Sinon, il faudra que je prenne le train jusqu'à la grande gare de Périgueux d'où une voiture nous conduira à la Maison. Je connais bien ce joli château où j'ai passé tant de vacances heureuses loin de la touffeur de la ville. Ce courrier reçu, je règle à la réception quelques notes de bar et j'ai la surprise de recevoir encore quelques livres sterling venant de mon dernier concours de point de midi que j'ai omis d'aller chercher en raison d'activités diverses.

Hélène et moi sommes pressés de retrouver mon oncle et ma tante. Mais nous savons que nous allons devoir aussi rencontrer les autorités parisiennes avant de descendre dans le Sud. Nous sommes vendredi 27 novembre. Le 2 décembre, anniversaire de la bataille d'Austerlitz, tombe donc cette année mercredi prochain. Cela nous semble bien court pour pouvoir descendre sur Angoulême. Il nous faudra donc aller directement vers Périgueux. Nous verrons bien.

La douane britannique a pour réputation d'être pointilleuse. Aussi m'attends-je à devoir déballer une partie du contenu de mes malles. Mais non. Le Commissaire de bord lui-même est présent avec un papier tamponné de la Direction des Douanes du port. Le fonctionnaire se contente de contrôler nos deux passeports diplomatiques et de faire sceller à la cire nos deux malles-cabine. Nous prenons congé du commissaire et une voiture de remise nous conduit à la gare maritime de départ des bateaux vers Le Havre. En fait, compte tenu de l'heure de départ, en début de soirée et de celle d'arrivée le lendemain matin au jour en raison des travaux en cours dans le port du Havre, nous allons passer une nuit en mer et on porte nos bagages dans notre cabine. Il s'agit d'une simple cabine à deux lits avec une salle d'eau attenante. L'eau de toilette est de l'eau douce. Nous sommes loin du luxe de l'appartement Louisiane de la Trent, mais nous nous en contentons. Les nausées d'Hélène ont disparu et ma chère épouse semble avoir retrouvé sa vivacité. Avec toutefois un peu plus de pondération.

Le dîner est bon sans être franchement gastronomique. Mais nous y faisons honneur parce qu'il n'y a pas eu de déjeuner servi sur la Trent en raison des opérations de débarquement. Le temps est carrément froid et humide mais nous avons eu le temps de nous accoutumer. En revanche, le petit déjeuner du matin est copieux, au moins en première classe, et nous y faisons honneur. À nouveau on débarque nos bagages – scellés – et les douaniers français s'approchent de nous pour ouvrir nos bagages à main. Un agent des affaires maritimes se précipite porteur d'un papier timbré que je ne distingue pas bien. Une fois de plus nos malles échappent à la fouille. Les fonctionnaires de la douane semblent mécontents mais obtempèrent.

L'administrateur des affaires maritimes connaît bien son homologue M. Potiron de Boisfleuri, le Commissaire au port de Pointe à Pitre. Il m'en donne des nouvelles puisque cela fait plus d'un an que je ne l'ai plus rencontré.

- Vous savez, il m'a dit grand bien de vous.

- Nous ne nous sommes que peu vus...

- Peut-être mais le comte Enguerrand de Boisfleury sait rapidement jauger les hommes. Et je pense qu'en Amérique, votre habileté au revolver n'a sans doute pas diminué. C'est surtout la façon dont vous avez sauvé ce Tertullien Ramade qui lui a fait chaud au

---

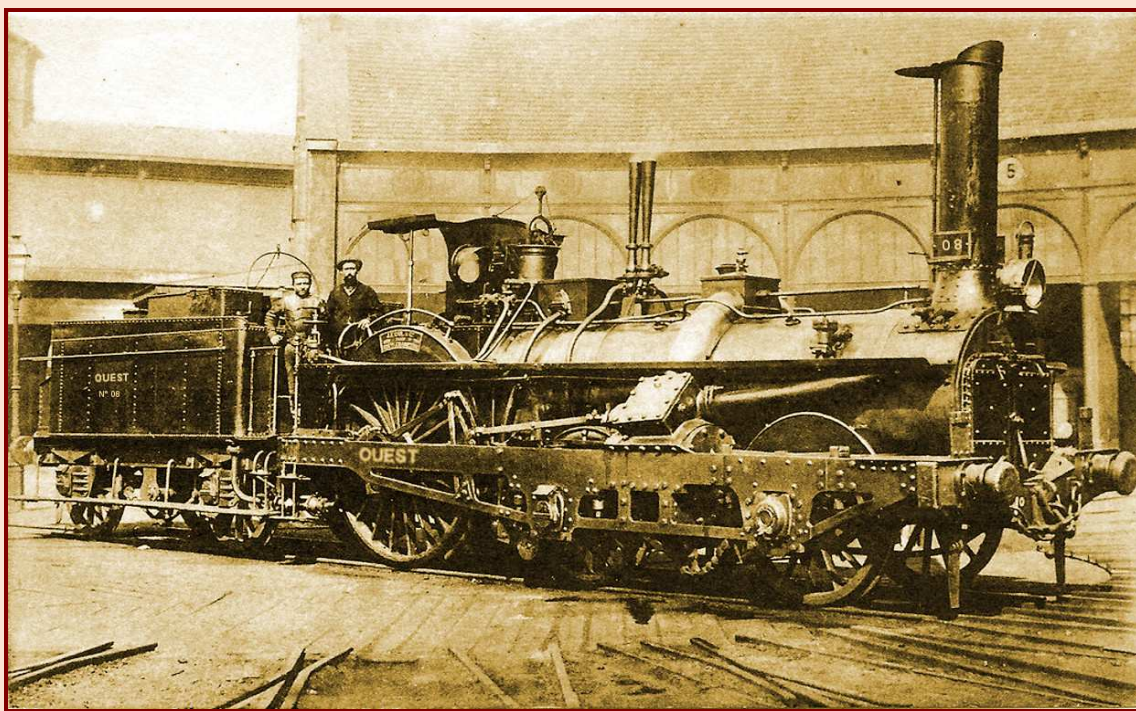
<sup>1</sup> Construite en 1840, elle prendra plus tard le nom de Gare Montparnasse parce qu'elle ouvre sur le Boulevard du Montparnasse.



cœur. » Je donne à l'administrateur quelques nouvelles de Tertullien. Ces mondanités accomplies, L'administrateur me remet un dossier dans une enveloppe scellée.

- Vous avez dans cette enveloppe les rendez-vous auxquels vous êtes attendus, au Ministère de la Marine d'abord, ensuite le Ministère de guerre et enfin au Ministère des Affaires Étrangères. »

Je remercie l'administrateur et il nous confie à son assistant pour rejoindre la gare du chemin de fer. La locomotive est une Crampton « Bassompierre ». Il s'agit d'une version alourdie des Crampton que je connaissais, qui patine moins au démarrage. Elle est attelée à plusieurs voitures dont deux de première classe, une de troisième classe, une de seconde et un fourgon. Au cours de la matinée, les voitures du train Londres-Vintimille ont été vérifiées et attelées en queue du train français. Avant notre arrivée près de la gare de l'Ouest, notre train s'arrêtera pour que les voitures anglaises soient dételées de notre train afin d'être accrochées à une locomotive qui les conduira par le chemin de fer de ceinture à la Gare de Lyon. C'est de cette gare rénovée en 1855 que partent les trains du PLM vers Marseille, d'où les voitures de luxes venues de Londres continueront vers l'Italie.



*La locomotive est une Crampton « Bassompierre »*

Avec une machine telle que la Crampton « Bassompierre », je gage que notre voyage ne sera pas trop long. C'est le réseau Nord qui l'a fait concevoir et j'ignorais que le réseau Ouest en eût aussi. Mais les choses ont changé depuis mon départ de France il y a plus de trois ans. Nous avons aperçu nos malles sur un train de chariot à bagages tirés par une mule et qui se dirigeait vers le fourgon à bagages. J'ai eu soin de prendre mon petit Le Bossu que j'ai mis dans la poche revolver de mon pantalon. Hélène, elle, a glissé son Remington dans son sac à main, dans une poche intérieure. Il n'empêche. Mon LeMat me manque, enfermé dans la malle-cabine verrouillée. Je le ressortirai une fois arrivé à Paris. Toutefois, en France il n'est pas autorisé de porter une arme apparente. Aussi le Le Bossu est-il un bon compromis. Je pense que je vais passer chez MM. Gastine & Rénette pour me procurer une canne fusil. On en fait de très jolies.

Le voyage vers Paris se déroule à une grande vitesse. D'après mon calcul nous avons roulé à une vitesse moyenne de pratiquement quarante kilomètres à l'heure ce qui implique que nous avons fait des pointes de vitesse à plus de soixante. Décidément cette évolution de la locomotive Crampton est vraiment une réussite. Notre voiture de première classe est fort confortable mais il s'agit d'une voiture à compartiments et sans couloir. Il faut avoir pris ses précautions avant le départ parce qu'il est impossible de « sacrifier à la nature ».



Au cours du voyage nous ne nous arrêtons que deux fois, une fois à Rouen pour refaire le plein d'eau ce qui nous a laissé le temps de nous rendre aux commodités et une autre fois à Mantes. Nous avons eu là le temps de prendre une collation au buffet. Hélène trouve que les gares de France sont très grises mais bien équipées. Les agents et porteurs sont efficaces et les trains réguliers et à l'heure. Toutes les installations sont solidement construites avec une grande utilisation de la pierre et du fer. Mais ce qui la sidère le plus, ce sont les abords de Paris et notre entrée dans la gare de l'Ouest. Lorsque nous arrivons un agent de la gare ouvre les portes des compartiments des voitures de première classe. La grande marquise est belle de ses peintures qui ornent la structure d'acier et impressionnante par l'immense couverture de verre qui laisse passer la lumière tout en protégeant de la pluie. La gare de l'Ouest est en cul de sac et les butoirs de fin de voies donnent sur l'immense plate-forme qui les sépare du bâtiment des voyageurs. Les quais longent les voies et aboutissent à cette plate-forme, tout ceci protégé des intempéries par la splendide verrière. Tandis que les voyageurs se pressent vers la salle de l'arrivée qui s'étend dans le bâtiment des voyageurs au niveau de la plate-forme des quais, des trains de chariots à quatre roues en fer transportent les bagages vers la consigne. Je ne me presse pas pour rejoindre le butoir de notre voie afin de laisser se disperser la foule des gens pressés. Et lorsque nous arrivons enfin au butoir, un homme nous attend. Il est en uniforme de Premier maître de la Marine impériale. Il tient à la main une fiche qu'il consulte avec attention et lorsqu'il semble sûr de son fait, il s'approche d'Hélène et moi.

- Bonjour Monsieur, êtes-vous le Commandant de Berdeilhe ?
- En effet, Premier maître, nous sommes les Berdeilhe.
- Si vous voulez bien me suivre, une voiture vous attend. »

L'officier-marinier nous conduit à la consigne des bagages, nous prend nos billets de fret et s'approche du guichet d'accueil avec un coupe-file. Deux matelots le rejoignent avec un chariot à bagages. Derrière eux marche un porteur qui doit être le titulaire du chariot. Les trois marins disparaissent dans l'entrepôt de la consigne et reviennent très rapidement. Nos bagages sont là et nous nous dirigeons vers la salle des pas perdus tandis que les matelots et le porteur partent vers le bout de la plate-forme. Pour aller aux "pas perdus" au niveau de l'Avenue du Montparnasse il faut descendre un escalier monumental. Et c'est ce qui explique que le chariot n'aurait pu passer. La voiture est une grosse berline à deux chevaux conduite par un cocher en frac noir avec chapeau melon épais. Je suis surpris de la rapidité avec laquelle les matelots et le porteur nous rejoignent. Ils ont pris un ascenseur réservé aux porteurs et leurs chariots, innovation moderne qui ne surprend plus les « Américains » que nous sommes. J'ignorais simplement que la Gare de L'Ouest en fût équipée.

Une fois les malles installées sur la galerie et le porteur payé contre reçu, les deux matelots montent sur la banquette à côté du cocher. Comme il ne pleut pas, la capote de conduite est ouverte ce qui permet à l'équipage de mieux voir la circulation. Nous montons dans la voiture confortable aux suspensions huit-ressorts et au capitonnage cossu. Pour éviter la buée, nous avons ouvert légèrement la vitre à manivelle de la portière de droite. Hélène est assise à ma droite et s'emplît les yeux du Paris qui se modernise à grand pas. Lorsque nous passons sur le pont qui enjambe le triage de la Gare des Batignolles, ma douce moitié est sidérée par l'ampleur des installations. Certes la gare des Batignolles est moins moderne que celle de l'Ouest, mais c'est l'une des deux gares terminus des Chemins de fer de l'Ouest à Paris.

À notre arrivée au Cercle militaire, l'une des premières dépenses d'Hélène est l'une de ces toutes nouvelles cartes à poster qui sont des photogravures de photographies et que l'art de l'imprimerie permet de plus ou moins coloriser.

Nous en confions une à la réception du cercle militaire pour envoi à mon oncle et ma tante encore à Angoulême.

- Ce sera expédié dans une heure depuis le bureau des Postes du quartier Saint-Martin, commandant. Ce sera à Angoulême au plus tard dans trois jours. »

Hélène est incrédule. Elle ne connaît pas la célérité des Postes Françaises, avec son système des ambulants qui voyagent de nuit dans les wagons postaux où ils opèrent le tri par ville du courrier destiné aux villes où s'arrête leur train. Celui que nous prendrons pour Angoulême va jusqu'à Bordeaux. Lorsqu'il arrivera dans cette ville, non seulement il n'y aura plus que le courrier destiné à la région dont le centre de tri de Bordeaux a la charge, mais en plus il sera déjà réparti dans les sacs de chaque centre de tri secondaire, allégeant la charge du centre de tri de Bordeaux et, par-là, la vitesse et la qualité du service de distribution des lettres et colis postaux. Quand on pense à la pagaie du courrier postal en Amérique du Nord, et je n'évoque même pas la situation dans la Confédération des États d'Amérique où la sécession a tout désorganisé...

Toutefois, avant que nous procédions à cet achat, nous sommes arrivés en grand équipage au cercle militaire. Le bâtiment en pierre de taille porte la marque du style nouveau que prend Paris, style dans lequel la dimension militaire est de première importance. Le Préfet de la Seine, Eugène Haussmann, est en train de transformer Paris pour l'assainir et la rendre plus sûre. Le souvenir des journées révolutionnaires de 1848 et de la facilité qu'ont eu les émeutiers à construire des barricades incitent le Préfet à concevoir des avenues droites et larges plus propice aux charges de cavalerie des régiments de la Garde. Haussmann fait en



autre détruire de nombreuses maisons vétustes pour élargir les rues. Ce Baron d'Empire et ses équipes ont une vision de l'avenir. Il a conçu les grandes avenues pour que les voitures à cheval puissent y circuler sans entraver le passage des chariots de voirie qui ramassent le crottin. Les perspectives d'avenir imposent des avenues vraiment larges qui tiennent compte de ce que sera la circulation hippomobile dans un siècle. Un visionnaire.



*La Gare des Batignolles, des Chemins de Fer de l'Ouest.*

À la réception du Cercle, un capitaine de corvette nous attend. Plus âgé que moi, il a un air de famille avec mon père. Je reconnais mon cousin Bernard de Colbert, dont j'ai vu la photographie ou le daguerréotype dans un cadre chez mon oncle et ma tante. Il est charmant et attentionné. Il salue Hélène avec une amicale courtoisie et l'appelle aussitôt « Ma cousine ». Tandis que le personnel militaire du cercle monte nos bagages dans notre chambre de l'étage des officiers supérieurs, Bernard nous précise que nous dînons ce soir à La Grande Carte, une des salles de restaurant du Cercle. Nous y rencontrerons Justin de Chasseloup-Laubat, Ministre de la Marine et des colonies depuis un an et trois jours. Il a tenu à nous rencontrer avant notre entrevue de demain avec le Ministre des Affaires Étrangères Édouard Thouvenel. Celui-ci, arguant de la préséance, a exigé de nous recevoir en premier. Mais Chasseloup-Laubat a trouvé un subterfuge. En tant que ministre de tutelle de la Marine Impériale, il a tout loisir de dîner au Cercle Militaire au lieu du restaurant du Ministère de la Marine. Ce serait plus difficile pour le ministre des affaires étrangères. Si par hasard Chasseloup-Laubat nous rencontre au dîner, c'est un cas fortuit. Mais moi, ce qui me surprend c'est que deux ministres de premier rang du gouvernement impérial veuillent rencontrer un petit fonctionnaire et sa femme. Et se disputent pour savoir qui m'entendra le premier.

À vingt heures précises, nous sommes installés à La Grande Carte. Nous avons retrouvé Bernard qui tient compagnie au Ministre. En nous sommes sans une petite salle privée où l'on accède par la salle principale de La Grande Carte. Devant une desserte, le

Ministre et Bernard patientent avec une coupe de champagne. Le serveur, un militaire tenue de salle à manger, se tient silencieux et attentif derrière la table. À notre entrée, conduits par un réceptionniste, le Ministre pose sa coupe et s'avance vers Hélène. Il lui présente ses hommages en lui faisant le baisemain puis il se tourne vers moi. Il me tend la main.

- Ravi de rencontrer le cousin de mon aide-de-camp et le fils de feu le Commandant de Berdeilhe. Je vous en prie, prenez donc une coupe. »

Hélène hésite. Son état. Dans sa famille, les femmes attendant un heureux événement ne boivent plus d'alcool mais du thé infusé dans une eau qui a bouilli plus de vingt minutes. Ou alors du jus de fruits tropicaux. Bernard fait un geste et le serveur apporte une carafe en cristal de Saint Louis contenant du jus de raisin conservé par ébullition. On en donne aux bébés lorsqu'on ne dispose pas d'eau de source.

Le Ministre a le don de détendre l'atmosphère et de briser la glace. Il est rompu à l'art de la conversation et nous questionne sur notre vie en Amérique, puis sur nous, enfin sur notre voyage et sur notre emploi du temps à venir, en France d'abord puis à l'avenir. Mais au fur et à mesure du dîner, il finit par nous « tirer les vers du nez » à propos de ce que nous pensons de la situation en Amérique du Nord. Il tient à savoir si la Confédération des États d'Amérique est solvable, en fait. Hélène et moi jouons un jeu que nous avons mis au point dans la chambre. Elle est une patriote confédérée, je suis un observateur qui prend de plus en plus fait et cause pour la Caroline du Sud et de ce fait pour la Confédération. Mais mon évolution en ce sens repose sur ma conviction que la crise qui évolue en guerre réelle repose plus sur des divergences de civilisation que sur des questions purement politiques. Je souligne que les États sécessionnistes ont de réelles ressources notamment agricoles, non seulement alimentaires mais encore en matières premières comme le coton, la viande, les céréales, les fruits, le sucre qui est une denrée stratégique.

Le ministre proteste de l'esclavage. Et là Hélène prend la parole tandis que je reprends mon souffle. Elle explique au ministre ce que le lecteur de ces pages a compris avec moi au cours de mon séjour en Amérique du Nord, à savoir que l'esclavage est en train de disparaître etc. etc.

- Berdeilhe, commence le Ministre, vous êtes un ancien militaire. L'Amiral de Piétri vous apprécie beaucoup et témoigne de ce que vous conservez un grand sens de l'État et que vous avez mûri vos connaissances militaires. Et même diplomatiques, selon ses rapports. Pensez-vous qu'il soit prudent de confier à ces sécessionnistes un cuirassé moderne ?

- Si c'est nous qui le leur fournissons, ils ne le retourneront pas contre nous. Il y a trop de francophiles et même de francophones dans le Sud. Cela nous permettrait de faire prévaloir aux yeux de l'Amirauté française l'intérêt de telles unités, indépendantes des intempéries et de l'état de la mer. Si nous n'avions pas connu cette avarie avec l'Archéon...

- Oui mais vous l'avez connue et vous avez été bien heureux de disposer de voiles.

- Le navire est ancien et était en route pour sa dernière affectation. Il finira sa vie aux Antilles. Un cuirassé moderne...

- Je vous chambre. Je suis entièrement de votre avis. Mais la Royale reste arc-boutée sur les vaisseaux en bois avec cuirasse hors œuvres vives et avec une solide mâture. Les amiraux tolèrent la machine à vapeur auxiliaire surtout depuis qu'on y monte une hélice. Mais les services du ministère sont tout à fait favorables aux navires en fer avec machine à vapeur. Sans compter que les arsenaux comme celui de Nantes ne demandent qu'à arrêter de se battre pour trouver du bois destiné aux membrures, aux étraves, aux étambots... Vous savez, malgré les efforts de votre ancêtre le Grand Colbert, les forêts de France ne fournissent pas les formes naturelles qui font la joie des chantiers navals à l'ancienne. La navigation hauturière est en pleine expansion. La modernisation de notre monde fait que nos machines ont besoin de toujours plus de graisses et d'huiles de différents types. Ce sont les mammifères marins qui fournissent l'essentiel des huiles lourdes qui lubrifient les machines et les transmissions. Il

nous faut aller toujours plus loin et plus vite pour ramener des mers du sud les graisses de cachalot et de baleine dont nos industries ont tant besoin. Donc nos flottes de pêche sont en pleine croissance. En ce qui concerne nos colonies, la tension avec Londres est moins forte en ces temps troublés en Amérique, mais rien ne dit que cette paix armée perdure. Quelques bons cuirassés en fer avec des pièces d'artillerie sur le pont, orientables sur une bonne partie du cercle, des navires capables de foncer à quinze nœuds en pleine tempête, voilà ce qu'il nous faudrait, pour garantir nos intérêts dans le monde.

- Eh bien voilà, Votre Excellence ! » réponds-je. « Fabriquez deux cuirassés, vendez-en un aux Confédérés, celui que vous garderez vous reviendra moins cher.

- Votre Excellence, les yankees tentent le blocus de nos côtes. Ils arraisonnent les navires britanniques pour y enlever les diplomates confédérés et leurs familles ! Nous avons *besoin* de ce navire. Ne fût-ce que pour permettre la continuation du commerce et des échanges avec les îles françaises des Antilles.

- Pourquoi cette fougueuse amitié envers nos colonies des Antilles ?

- Parce que la doudou qui a élevé ma mère et qui ensuite nous a élevés mes frères et moi est née en Guadeloupe. Elle est venue avec ma mère en Caroline du Sud quand ma mère a épousé mon père.

- C'est une esclave ?

- Pas du tout. En Guadeloupe déjà elle était libre. Je suis née avant 1848, donc Lucie était déjà en Caroline du Sud et elle accompagne mes parents lorsqu'ils vont en voyage aux Antilles et s'arrêtent en Guadeloupe. »

La conversation quitte la politique pour s'orienter sur les liens familiaux. M. Chasseloup-Laubat est surpris que le nom de jeune fille d'Hélène soit Toppenot, un nom bien français. Hélène lui explique le parcours de ses ancêtres protestants de France. Et dernière surprise : moi catholique je suis marié à une protestante sans que cela pose le moindre problème. C'est cela, l'Amérique ! »



*Édouard Antoine Thouvenel*  
*Ministre des Affaires étrangères en décembre 1861.*

Chasseloup-Laubat nous donne congé vers onze heures du soir. Sa voiture quitte le porche couvert d'un dais rouge du Cercle militaire sous une bruine aigre qui descend lentement dans la brume alourdie de la fumée de charbon des poêles en fonte qui équipent la plupart des logements de ce quartier de Paris. Nous regardons la voiture disparaître dans la cohue des fiacres, Berlines, ou huit-ressorts qui emmènent les gens sortant des théâtres ou de l'opéra vers des soupers qui précèdent parfois des suites de nuit moins platoniques.

Le lendemain, à dix heures précises, nous sommes dans l'antichambre du Ministre des Affaires étrangères. Édouard Antoine Thouvenel est en poste depuis le 24 janvier 1860.

C'est un vrai diplomate de formation et il est jeune puisqu'il a à peine plus de quarante ans. Si j'en crois la notice du ministère que j'ai trouvée en arrivant dans l'antichambre avec Hélène, il est né le 11 novembre 1818 à Verdun, dans la Meuse. Mais il est vraiment le diplomate-type. On ne sait pas ce qu'il pense et

je sens bien que s'il me prenait l'idée saugrenue de lui poser une question, soit il répondrait par une autre, soit sa réponse aurait laissé mon problème intact, soit elle aurait été si alambiquée qu'à la fin de sa réponse je ne me serais plus souvenu de la question que je lui aurais posée. Au lieu de nous questionner sur des sujets de fond, il nous a parlé de la mode à Charleston, Est-elle inspirée de celle de Paris ? Y a-t-il des théâtres dans les États confédérés ? Il ne nous a rien demandé de sérieux de toute l'entrevue. Nous regagnons le couloir du Ministère qui traverse l'antichambre. Un huissier nous conduit non pas vers la sortie du Ministère, mais par un dédale de couloirs jusqu'à un bureau dont on peut croire, vu de l'extérieur, qu'il tient dans ses rets un *minus habens*. L'huissier frappe à la porte et nous annonce. Un homme petit et râblé se lève et nous fait signe d'entrer et de nous asseoir. Il s'agit de Philibert d'Etang, cousin de l'ancien député du Gers Adélaïde de Bastard d'Etang qui jouit de sa retraite actuellement dans le bordelais. Il s'agit d'un homme au regard droit et direct ne s'embarrassant pas de mondanités. Vicomte issu d'une famille qui remonte à bien avant la chienlit révolutionnaire, il sait n'avoir rien à prouver en matière de noblesse tout en étant conscient de ce que son lignage lui apporte plus de devoirs que de droits. C'est ce qu'il nous expose lorsqu'après avoir salué Hélène d'un baisemain élégant et avoir serré ma dextre il retourne derrière son bureau couvert de dossiers aux chemises de diverses couleurs.

- Je suis chargé par son Excellence de traiter des affaires sensibles relatives à l'Amérique du Nord, commence-t-il. Il nous faut, mes deux assistants et moi, préparer les éléments et l'argumentaire pour définir une politique étrangère qui serve notre pays et ses intérêts entre autres financiers, mais aussi et peut-être surtout stratégiques, face à cette guerre civile qui semble devoir perdurer dans ce qu'il est encore convenu ici de nommer les États-Unis d'Amérique. »

L'entretien dure longtemps. Je n'ose pas regarder ma montre. Etang nous questionne tour à tour Hélène et moi, sur de nombreux sujets. Il note beaucoup au crayon sur un carnet à couverture de carton. Il termine son entretien en nous disant d'un air pensif : « Rien ne vaut, décidément, le contact direct avec des interlocuteurs qui n'attendent rien de la politique que de servir leur pays. J'ai davantage appris en ces deux heures qu'à la lecture de toutes les synthèses diplomatiques et consulaires qui nous parviennent d'Amérique. Si je suis ai reçus en tête à tête, c'est que vous devez rester inconnus même de mes assistants. Certes, on vous vu, on connaît vos noms, l'huissier sait qu'il vous a conduits chez moi en sortant de votre entrevue avec son Excellence, mais personne à part son excellence et moi ne sait ce que la France va vous demander.

- Nous non plus, Monsieur, répond Hélène avec vivacité.

- Rassurez-vous, chère Madame. Vous serez reçu par son Excellence le Ministre de la Marine et des Colonies, et ensuite au ministère de la Guerre, puisque je crois que vous en dépendez en tant que géomètre d'État, n'est-ce pas ? »

J'acquiesce d'un hochement de tête. L'entretien se termine et l'huissier qu'a sonné Etang nous reconduit à l'entrée du Ministère. Je me demande où je vais trouver un fiacre qui ne soit pas en train « d'aller remiser » pour nous conduire au ministère de la Marine quand j'aperçois Bernard de Colbert qui nous attend dans la cour du Quai d'Orsay. Il nous emporte au Ministère et apparemment il est pressé d'arriver. Le cocher conduit au grand trot et nous apprécions le confort de la huit-ressorts aux roues à bandages caoutchouc qui roule sans trop de bruit ni secousses sur le pavé parisien pas toujours bien de niveau.

Le Ministère de la Marine et des Colonies est installé dans un magnifique hôtel achevé en 1774. Le style est celui de cette époque-là, très différent de l'hôtel des Affaires Étrangères qui a été inauguré il y a huit ans. On sent ici tout le poids de l'histoire et de la présence du Grand Colbert. Mon cousin Bernard se sent chez lui au 2 Rue royale. Et d'ailleurs son bureau donne sur la place de la Concorde où les voitures se croisent en tous sens parfois sous les huées des cochers de chariots et de fiacres. Il fait toujours froid aujourd'hui mais le

soleil s'est levé sur Paris et les ors des grilles vertes, les pierres blanches des bâtiments neufs du Baron Haussmann brillent sous les rayons lumineux et sous le ciel bleu sans nuage.

Avant que de nous mettre entre les mains de notre interlocuteur qui doit nous entendre, Barnard nous convie au restaurant du ministère. Nous avons droit à la salle des officiers supérieurs. Le déjeuner est excellent mais nous avons choisi un menu plutôt léger pour rester bien vigilants cet après-midi. Bernard nous explique que depuis le Grand Colbert, le Ministère a peu à peu perdu de ses prérogatives. Autrefois, la Marine était le seul lien possible entre le Roi et les comptoirs et colonies du royaume. Et le ministère de la Marine, maître de ses navires, était aussi maître du courrier. L'évolution de la marine, la création des services du courrier etc. ont fait que le Ministère des Affaires Étrangères a repris beaucoup de prérogatives. Son installation au Quai d'Orsay en 1853 a concrétisé la nouvelle donne. On sent un peu de nostalgie chez mon cousin qui n'a pourtant pas vraiment connu directement cette période faste. Pourtant, le fait que le Ministère soit en charge aussi des colonies lui rend un peu de l'importance perdue : les colonies, ce sont des ressources primordiales pour la vie de la France et des territoires qui accroissent d'autant le domaine maritime et fournissent des positions stratégiques.

L'entretien avec notre interlocuteur est très bref, moins d'une demi-heure. En fait il se contente de préciser certaines positions, certains points restés flous à l'issue de notre entrevue informelle avec le ministre hier soir au Cercle Militaire. C'est tout étourdis que nous retrouvons dans le couloir. Le matelot qui nous escorte et nous attendait nous reconduit au bureau de Bernard de Colbert. Nous revoici en voiture pour rentrer au Cercle Militaire. Décidément, il ne nous reste plus que de me présenter au bureau du génie militaire à l'Hôtel de Brienne, siège du Ministère de la Guerre. Mais ce sera demain je ne sais encore quand. Bernard m'a indiqué que normalement un message devrait nous attendre au Cercle. Les câbles télégraphiques et les pneumatiques fonctionnent bien entre les ministères semble-t-il.

Le message nous attend effectivement au Cercle. Nous sommes convoqués à l'Hôtel de Brienne pour y être reçus tous les deux par le Maréchal Jacques Louis César Alexandre, Comte Randon, Ministre de la Guerre de l'Empereur. Ensuite seulement, nous serons dirigés vers l'École Militaire sur la place du Champ de Mars où nous serons reçus par le directeur des travaux du génie et gouverneur des forteresses et de l'infrastructure.

Nous mettons à profit ce répit pour nous promener dans Paris. Ma première visite est pour l'armurier Gastinne Renette au 39 de l'Avenue d'Antin. Je m'y rends pour deux choses. La première pour montrer à Hélène la haute qualité de l'armurerie française. La deuxième pour m'offrir une canne fusil. Je sais que cet armurier qui est devenu celui de l'Empereur en produit de différentes qualités. Certaines sont à canon rayé d'autres à canon lisse. Mais ce style d'ustensile est très utile contre les « surineurs » de la cour des miracles. On fait plus rapidement feu avec une canne déjà dans sa main qu'avec un revolver qu'on doit extraire de sa poche-revolver en soulevant les basques de sa redingote. Je m'offre donc une canne fort spartiate mais qui tire une cartouche de douze millimètres qui constitue un coup complet. La charge de plomb, la bourre et la poudre sont contenues dans un tube en carton fermé du côté de la culasse par une douille en cuivre contenant l'amorce dans son bourrelet. Cette cartouche à percussion annulaire fonctionne comme celles du revolver Smith & Wesson que m'ont prêté les Kirkpatrick à New York, mais elle est partiellement en carton et ne tire pas une balle mais une charge de plombs de chasse. Je m'achète aussi une bonne réserve de ces cartouches. Je ne compte pas rapporter cette arme en Amérique. Là-bas, j'ai mon fidèle LeMat que je ne peux porter en France que dans des circonstances bien particulières.

Cet achat fait, Hélène qui ne s'est pas laissé séduire par les petits pistolets pour sac à main que propose la Maison Gastinne Renette préfère aller visiter l'un de ces nouveaux magasins qui se sont montés près de la place de la Concorde. Il s'agit, en plus grand que Sears en Amérique, de magasins sur plusieurs étages où l'on trouve regroupées plusieurs grandes



boutiques de luxes en un seul centre de commerce et où l'on règle tous ses achats en un seul point de caisse au moment de sortir. Soucieuse de la protection de ses avoirs, Hélène se rend à l'un de ces magasins que leurs responsables nomment des « rayons » et qui offre de quoi fabriquer soi-même des vêtements pour dames. Dentelles, boutons, tissus etc. On peut même y acheter des modèles en papier qui permettent de découper dans le tissu les morceaux qui une fois assemblés formeront le vêtement. Hélène, d'un air pensif, me dit que si ce genre de commerce se généralise, les couturières et les tailleurs ont du souci à se faire. Finalement elle décide de ne rien acheter et se rend vers un autre rayon, celui des chapeaux. On y trouve des coiffures pour dames de plusieurs modèles, mais chaque modèle est reproduit en plusieurs exemplaires. Et en plusieurs tailles. Ce qui fait que se trouvent exposés plusieurs dizaines de chapeaux d'un seul modèle. « Ne me dis pas que les parisiennes acceptent d'être plusieurs dizaines à porter la même coiffure ! »

Et pourtant, si. Nous vivons une époque moderne. Lorsque nous sortons de cet immense magasin qui prétend faire le « Bonheur des Dames » Hélène me confie sa certitude que cette extravagance commerciale n'a aucun avenir dans la « bonne société ». Nous prenons un fiacre pour rentrer au Cercle Militaire. Hélène est un peu lasse et ressent quelque vague nausée. Nous nous couchons mais restons sages. Je suis légèrement inquiet de ce que va me dire le directeur des travaux du Génie, demain.

\*  
\* \*



***Le Maréchal-Comte Jacques Randon**  
Ministre de la Guerre.*

Son Excellence le Maréchal-Comte Randon, Ministre de la Guerre, nous fait faire un peu antichambre mais nous reçoit finalement fort courtoisement. Nous comprenons qu'il a des soucis avec la campagne du Mexique et il est plus intéressé par ce que Washington risque de tenter à ce sujet que par les besoins d'alliances de la Confédération des États d'Amérique. Il a à la fois, je le sais, une expérience militaire et politique. S'il a conduit une carrière de vrai soldat, il a aussi été gouverneur de l'Algérie et à ce titre a eu à accomplir œuvre de dirigeant de la société civile tout en gardant un contrôle sévère sur les troupes mises à sa disposition. Toutefois, cette guerre qui s'annonce au Mexique le préoccupe parce qu'il ne sait pas si le « cousin », le Prince Maximilien, sera, à la hauteur de l'entreprise. Le Marchal-Ministre ne nous fait pas part de ses soucis, mais il est connu qu'il fait partie de ces dirigeants politiques français qui, sous l'autorité de l'Empereur « Napoléon le petit », ont à conduire une politique qu'ils n'approuvent pas. Il nous donne congé fort courtoisement et nous rend à

Bernard de Colbert qui nous attend pour nous conduire de l'Hôtel de Brienne à l'École Militaire.

Le directeur des travaux du Génie semble peu au fait de la situation des géomètres d'État en Amérique et aux Antilles. Il paraît mieux informé de ce qui se fait dans les colonies d'Afrique et en particulier en Algérie. Il regrette qu'on lui ait imposé de me faire retourner en

Amérique après mon congé administratif. « Vous m'auriez été plus utile en Chine. Depuis que nous avons pris Pékin l'année dernière, nous avons besoin de géomètres pour délimiter les concessions entre les Anglais et nous. Mais il paraît que vous êtes indispensable là-bas. Le Ministère de la Guerre semble vouloir vous avoir sous son autorité directe. Moi, je ne suis chargé que de votre administration. Vous êtes donc en congé administratif pour trois mois à compter de maintenant. Vous recevrez à votre adresse à Angoulême un dossier de mission une fois que ladite mission aura été rédigée. Ce sont les ministères de la guerre et celui des Affaires étrangères qui en sont chargés. Toutefois, lorsque le représentant diplomatique de la Sécession Nord-Américaine sera arrivé à Paris, attendez-vous à être mandé à nouveau au Quai d'Orsay pour consultation. »

Je n'ai aucune autre remarque à faire que signaler que je serai en Dordogne pour Noël et le Nouvel an et qu'ensuite je serai à nouveau à Angoulême. Le Directeur me signifie de rendre compte de ma position à la brigade de gendarmerie locale qui informera par télégraphe le ministère de Guerre de ma position. Nous prenons congé après une audience à peine plus longue que celle que nous a accordé le Ministre lui-même. Je compte télégraphier à mon oncle que nous serons en mesure de prendre le train après-demain pour Angoulême mais lorsque nous arrivons au Cercle un télégramme nous attend. Mon oncle et ma tante ont été forcés de se rendre plus tôt dans le manoir de Dordogne et mon oncle me demande de prendre le train pour Périgueux.

De Paris à Limoges nous avons un train qui emprunte la ligne inaugurée il y a plus de dix ans mais la ligne Limoges-Périgueux qui a été inaugurée en cet été 1861, le 26 août pour être précis, nous permettra de rejoindre Périgueux dans des conditions de confort plus qu'acceptables. Nous en discutons avec Bernard qui se renseigne sur l'horaire des trains. Nous pouvons prendre un train pour Limoges tôt demain matin. Nous pourrions aussi accrocher la correspondance pour Périgueux, mais Bernard me suggère de passer la nuit à Limoges pour qu'Hélène puisse se reposer. « Écoutez, mon cher cousin, prenez vos dispositions avec le Cercle Militaire pour pouvoir prendre le train de neuf heures demain matin à la gare de Paris-Orléans. Il s'agit d'un express qui part après le rapide de huit heures. Mais comme vous ferez étape à Limoges, il ne vous sert à rien de souffrir les contraintes du rapide. Le changement à Limoges se ferait dans la précipitation après une longue étape depuis Paris, vous auriez prendre un train de nuit sans voiture-lit pour arriver à Périgueux le lendemain matin. Croyez-moi, rien en vous presse, profitez-en. Qu'en pensez-vous ma cousine ? » Hélène approuve tout à fait le discours de Bernard et nous nous rangeons à son avis. Bernard déclare s'occuper des billets et me demande de prendre contact avec le Cercle-mess des officiers de Limoges. Il me remet un numéro d'ordre de mission et me recommande de traiter de la réservation avec la direction du Cercle, ici, qui fera le nécessaire par télégraphe. Il se hâte vers sa voiture tandis que je m'approche du comptoir de la réception. Hélène m'attend dans un confortable fauteuil club du hall. En quelques minutes, le réceptionniste rédige le message à l'adresse du mess de Limoges. « C'est fait, mon Commandant. D'ici une petite heure vous aurez le télégramme de retour de Limoges et nous vous le porterons chez vous si vous êtes présent, sinon il vous attendra dans votre boîte aux lettres à la réception. »

Le lendemain, à neuf heures le train pour Limoges démarre de La Gare de Paris-Orléans. Notre voiture de première classe est attelée immédiatement derrière le tender de la locomotive, une Crampton « lourde ». Il s'agit d'une voiture ultra-moderne à couloir. Il y a des commodités à n'utiliser qu'en dehors des gares. Mais c'est un confort pour Hélène qui commence, sans que cela se voie, à prendre un peu de volume. Les étapes se succèdent dans des paysages qui évoluent au fur et à mesure que nous pénétrons le Massif Central en direction du Sud : Orléans, Vierzon ; Châteauroux, Argenton-sur-Creuse, Limoges. Le train est un express, c'est-à-dire qu'il ne s'arrête que dans les gares principales. Les rapides en

délaissent encore davantage. À l'examen, nous sommes surpris de nous rendre compte de ce que cette voiture semble vide alors que la deuxième voiture, également de première classe s'est beaucoup plus remplie avant le départ de Paris. Dans la nôtre, les compartiments aux banquettes confortables attendent désespérément les voyageurs. Cela change à Orléans où nous notons qu'un groupe de militaires dont certains avec épouse montent dans la voiture. Tous sont officiers. Les plus âgés sont évidemment les plus gradés et accèdent en premier à la plate-forme tandis que les plus jeunes, deux lieutenants et un sous-lieutenant, attendent leur tour. Deux soldats arrivent, portant des bagages légers de dames et l'un d'eux tient une liasse de formulaires dont les cases sont emplies d'inscriptions manuscrites. Cela, je sais ce dont il s'agit puisque nous avons les mêmes : les billets de bagages accompagnés. Bernard nous a remis les nôtres avant le départ. J'en conclus que les deux soldats sont les ordonnances des deux officiers les plus âgés, un capitaine ancien et un lieutenant-colonel au cheveu poivre et sel et à la moustache et l'impériale blanches. Le chef de train s'assure de ce que tout ce petit monde est bien embarqué avant de faire signe au chef de gare. Tandis qu'il ferme la porte de la voiture, j'entends le sifflet du chef de gare suivi du vacarme de démarrage de la locomotive. Le train vient de partir lorsque le chef de train se présente à notre compartiment. Il s'enquiert de savoir si tout se passe bien pour nous. Je le lui confirme et lui demande pourquoi il y a si peu de monde dans notre voiture alors que j'ai remarqué que l'autre voiture de première classe semble pleine. Il me répond que cette voiture qui appartient au Ministère de la Guerre est réservée aux porteurs d'un billet de réquisition militaire, ce qui est effectivement notre cas. Nous voyageons comme des militaires et cela me donne une impression de malaise. J'ai la sensation d'avoir quitté la vie civile à mon insu.

Nous arrivons à Limoges vers dix heures du soir. Nous sommes en train de prendre nos dispositions pour quitter cette confortable voiture quand un militaire s'encadre dans la porte de notre compartiment qu'il vient d'ouvrir. Il se présente comme l'officier d'ordonnance du Général Commandant de la Place de Limoges. Il a à notre disposition une voiture qui doit nous conduire au mess et nous demande nos billets de bagages. Tandis que j'aide Hélène à descendre les marches jusqu'au quai, l'officier d'ordonnance tend les billets à un caporal qui se hâte vers la queue du train et le fourgon. Nous suivons le lieutenant d'infanterie officier d'ordonnance jusqu'à la sortie de la gare. Nous avons à traverser une voie à un passage à niveau qui donne sur l'issue principale de la gare d'où nous traversons la salle des pas perdus pour arriver sur le parvis. De là nous dominons l'esplanade qui s'étend devant la gare dite des Bénédictins. Orné de sculptures, le bâtiment est toutefois beaucoup plus simple que la gare de Paris d'où nous sommes partis il y a presque douze heures. Tandis que je me félicite d'avoir réservé au Mess des officiers de la garnison parce que de toute façon nous aurions dû passer la nuit ici, je remarque les deux tours carrées qui flanquent le bâtiment principal de la gare fait de pierre de Chabenet. Lors du cours des géomètres, nous avons reçu des rudiments d'instruction en géologie pratique. C'est pourquoi j'ai entendu parler de cette pierre locale.

Tandis que nous attendons le caporal et nos bagages, le lieutenant nous explique que la gare finit tout juste de se réorganiser après l'ouverture de la voie vers Périgueux en août dernier. Jusque-là, il s'agissait d'une gare terminus et les voies vers le sud donnaient sur le dépôt avec les fosses de tomber des feux, les rotondes de garage, les ponts de retournement etc. La poursuite de la ligne vers Toulouse d'ici quelques années changera sans doute peu de choses en matière d'infrastructures parce que le gros du travail est maintenant fait, mais pour aller sur Périgueux, il a fallu trouver de la place pour poser une voie double vers l'ouest et retour. « Les choses vont mieux maintenant... Ah ! Voici vos bagages. »

Le caporal et trois soldats chargent les sacs de voyage qui nous servent de valises pour les besoins immédiats sur un chariot qui va suivre notre voiture jusqu'au mess. Nos deux malles cabines ont été enregistrées pour Périgueux et le caporal me remet les billets de bagages. Nous allons avoir une nuit courte parce que nous devons être prêts ici pour neuf

heures avec nos deux sacs de voyage. C'est le lieutenant avec la même équipe qui nous prendra au mess avec la voiture.

Nous avons la surprise de trouver au Mess un général de brigade qui nous attend au nom du Commandant de la place dont il est le chef d'état-major. Il nous souhaite une bonne nuit réparatrice et me remet un dossier dans une enveloppe scellée à la cire qui porte la marque du cabinet du général. Il s'agit nous explique-t-il de bons de transport en réquisition pour la Compagnie du Chemin de fer de Paris à Orléans qui est propriétaire du réseau que nous empruntons en ce moment. En outre, je trouverai un bulletin de congé administratif avec traitement pour valoir de justificatif auprès de la paierie départementale. J'y trouverai aussi une avance en billets de banque dont le montant est attesté par le comptable de l'état-major de Limoges.

En bon fonctionnaire prudent, je m'éloigne un peu du comptoir et j'ouvre l'enveloppe sans briser le sceau de cire. J'ouvre la plus petite des deux enveloppes et je compte les billets de cinq cents francs. Le compte correspond au billet de paiement qui accompagne la somme. J'adresse un signe de tête au général et le remercie. Pressé sans doute de finir sa journée, il prend congé et s'éloigne. Le lieutenant commande le garde-à-vous et le personnel du comptoir, le caporal et les trois soldats rectifient la position. Je libère le lieutenant et ses hommes et nous allons enfin pouvoir monter à notre chambre. Un soldat en uniforme de chasseur d'hôtel monte nos sacs et nous guide à l'étage. Notre chambre est grande, propre, confortable, éclairée au gaz. Elle comporte une salle de bain attenante, car c'est la plus belle suite du Mess. En principe réservée aux colonels et généraux de passage, elle nous a été attribuée sur directives d'un câble reçu du Ministère hier soir. Ces égards commencent à m'inquiéter. La mariée est trop belle. Une collation réparatrice est servie sur la table de notre chambre. Nous n'avons rien absorbé depuis le petit déjeuner de ce matin et il nous fait du bien de nous sustenter un peu.



Le lendemain nous repartons à l'heure pour un trajet de quatre-vingt-dix-sept kilomètres jusqu'à Périgueux. J'ai reçu un câble de mon oncle au mess qui m'annonce qu'il m'envoie Albert avec la voiture d'hiver qui m'attendra avec un nouveau commis pour nous



conduire au manoir. Il nous faudra deux bonnes heures de voiture mais la route a été ré-aplanie et le voyage ne sera pas fatigant. Nous avons neuf gares et donc neuf arrêts entre Limoges et Périgueux. Ce voyage va encore nous prendre une bonne partie de la journée, entre trois heures et demie si tout va bien et peut-être cinq heures si surviennent des incidents techniques. Nos deux sacs voyagent avec nous. Nous avons vu nos malles-cabine monter dans le fourgon de queue. En fait le voyage se déroule du mieux possible dans un paysage d'hiver avec des vues à travers les bois où seuls les conifères mettent des touches vertes. Les petites gares s'égrènent, dont certaines sont encore des bâtiments en bois. Manifestement la ligne est neuve et les installations sont encore parfois sommaires. Se succèdent Beynac, Nexon, Lafarge, Bussière-Galant, La Coquille, Thiviers, Négrondes, Agonac, Château-l'Évêque et enfin Périgueux. La voiture est encore du type à compartiments séparés et marchepieds, sans couloir, sans commodités. En outre, il faut mettre du charbon dans une chaufferette si on ne veut pas mourir de froid. Hélène fait bonne figure et rit même de comprendre que toute la France n'est pas du même niveau de modernisme que Paris...

Albert nous attend avec le commis, un gros garçon qui nous reluque comme si nous tombions de la lune. Nous avons en fait couvert le trajet assez rapidement et il est tout juste une heure de l'après-midi à quelques minutes près quand nous sortons sur le parvis de la Gare neuve de Périgueux avec nos deux sacs. Le commis me prend les bagages des mains et me suit pour aller chercher les malles-cabine. Un charreton est accroché à la voiture sur lequel les porteurs de la gare déposent les deux malles que le commis arrime. Nous prenons la route en direction du Bugue puis de Sarlat. C'est le Périgord Noir ainsi nommé à cause de ses forêts qui en font une région ombragée propice à la chasse et à la cueillette des champignons les plus variés. Il est vrai que les routes ont été remises en état et que la voiture nous secoue bien peu. Les deux chevaux trottaient gentiment sous leur couverture protectrice. Lorsque nous arrivons devant l'entrée de la maison, je retrouve l'émotion incoercible qui m'a toujours parcouru lorsque j'arrivais ici pour les vacances de mon enfance. Alors les inquiétudes, la fatigue de ces dernières années, la tension des derniers jours tout s'envole. Nous descendons de la voiture, je passe les bras autour des épaules d'Hélène et nous restons en silence devant le spectacle magnifique de cette demeure familiale qui reste immuable depuis des siècles malgré les vicissitudes de l'Histoire. Derrière les murs, mon oncle et ma tante nous attendent, le fils qu'ils n'ont jamais eu ensemble, son épouse ma chère Hélène et la surprise qu'ils vont avoir en découvrant que la postérité est en route avec l'espoir de cet enfant qui nous arrive.



De vraies vacances vont enfin commencer parce que je compte bien attendre des nouvelles de Paris sans les provoquer. Je savoure à l'avance les parties de chasse à venir et la douceur de la vie de famille. Et de toute façon, on m'a bien précisé que je suis en congé pour trois mois qui s'avèrent réparateurs.